

DRÔLE DE TANDEM

On les a mis – les voies des gens de théâtre sont tortueusement surprenantes – sur une même bécane, Salvaing et Labiche. Ou, plutôt, Salvaing sur le vélo Labiche : prenez place, Monsieur Salvaing et allez hop, en route !

Et pourtant, Dieu sait que Salvaing est aux antipodes du vieux Labiche. Vraiment, aucun rapport entre l'un et l'autre, sauf peut-être que l'un est, et l'autre était, d'une allure imposante, que les deux comptent avec des ancêtres dévolus au commerce en

gros – d'épices ou de fleurs, peu importe – et à la fabrication – en gros aussi – de glucose ou de parfums. Sauf, peut-être encore, un goût partagé pour Victor Hugo, et que Labiche, tout jeune, a assisté à Marseille à une représentation de l'opéra *Robert le Diable*, brigand qui fut le sujet d'une des premières épreuves dramatiques de Salvaing, faite – à la manière de Labiche – avec deux collaborateurs.

Pour le reste, rien de commun. Labiche dessine – presque par cœur – ses figures avec une cruauté sans limites, en désincarnation totale. Salvaing bâtit – du cœur – des êtres en chair et os, au point qu'on peut même voir, chez la Nina de cet *Alibi de rêve*,

« *le fluide trapèze de son dos, le cascasant affleurement de ses vertèbres* ». Labiche donne l'impression d'avoir compris sans fissures le monde et défend l'ordre bourgeois et royaliste après quelques velléités républicaines de jeunesse. Salvaing, en bon homme de gauche, écrit pour comprendre le monde, cherchant justement ses failles et ses crevasses (la seule façon de le saisir) sans crainte de tituber, s'il le faut, « *vers une lointaine lumière mauve* », où il y a, bien sûr, du rouge. Avec ses histoires à bande dessinée, naïves, Labiche est à la portée des grands enfants malins aimant la farce cocasse. Salvaing, loin de là, réclame une interlocution adulte, aiguisée par l'expérience de vies et de lectures préalables.

Les voilà donc, armés de ces similitudes plutôt formelles et de ces différences (de fond), prêts pour cette étrange équipée. Bien sûr, la première question que nous nous posons c'est de savoir qui occupe la place de proue, qui celle de poupe, mais l'affaire est vite résolue : au départ, au premier coup de pédale, c'est à Labiche de mener : un crime a été commis, peut-être en rêve, mais crime tout compte fait. Quelqu'un en est soupçonné, les flics sont sans doute sur la trace, « *on ne va pas tarder – dit le narrateur de l'Alibi – à surgir et déchirer mes apparences* ». « *Je suis un homme perdu* », s'écrie à plusieurs reprises le Lenglumé de la rue de Lourcine.

Mais le coureur Salvaing n'est pas du genre à se laisser traîner, même pas (ou surtout) par un académicien auquel rendit visite au moment de ses funérailles Mr. Rothschild en personne. À la deuxième ligne, non seulement il a déjà pris la tête de la bécaune mais il a donné un coup de guidon de cent quatre-vingts degrés. Au lieu de chanter, comme Lenglumé, « *Lavons nos mains / et soyons bien certains / d'enlever tout indice* », le narrateur de l'Alibi nous offre tout de suite un propos surprenant : « *Il est urgent que je commette un crime, voire deux, ou davantage. Sinon je serais humilié (...) de ne pas en savoir plus que ceux qui se tiendront sur le pas de ma porte* ». On voit bien que Salvaing a traversé beaucoup de

passages sans barrières et qu'il sait, comme la SCNF, qu'un train peut en cacher un autre. Un crime avec des témoins est le meilleur alibi pour un autre crime.

À partir de là, presque plus de traces de sieur Labiche : Salvaing le sème avec ses brusques allers et retours entre le réel et le rêve (ici reproduit en italique), conçus tous les deux comme des formes parallèles (et en même temps convergentes) du désir. De temps en temps, quelques détails de circonstance, quelques clins d'œil, nous rappellent, ça oui, que le maître du vaudeville était de la partie : le restaurant Véfour apparaissant dans les deux ouvrages, l'Institution Labadens de l'*Affaire* convertie, dans

l'*Alibi*, en site imaginaire, les faux noms des personnages – l'un se dénommant Delarue, l'autre Lourcine.

En fin de parcours, le tandem déjà transformé en machine monoplace, on ne se souviendra plus de l'inspiration première qui a lancé l'aventure. C'est un heureux dénouement car, restés coéquipiers jusqu'au bout, ils auraient fait une méchante boucle, seraient revenus au point même d'où ils étaient partis, sachant comme l'on sait que chez Labiche l'ordre social et familial, à la merci de chevaux friands de paille d'Italie, retombe toujours sur ses pattes, indemne, sauvé par le deus ex machina du dramatur-

ge. Avec Salvaing au guidon, par contre, sachant comme l'on sait que chez lui l'ordre et le désordre évoluent ensemble – et le font par la force dialectique d'êtres contradictoires, épais, desquels l'auteur se fait un intime complice –, nous sommes toujours conduits sur des nouveaux, inquiétants paysages où les choses ne sont plus ce qu'elles étaient. Voyager avec Salvaing c'est, donc, une invitation à l'optimisme même si – comme il dit, détournant Camus – « *aujourd'hui maman n'est pas morte* ».

Jaume Melendres